

Les peuples aspirants

Mesamarat al-Gayb, 21 octobre 1945

L'aspiration propre d'un peuple est une chose ; atteindre réellement ce à quoi il aspire en est une autre — et entre ces deux choses se trouvent, parfois, pure frivolité et jeu ; à d'autres moments, réelle manœuvre et tromperie ; parfois, réel chagrin et réelle douleur ; et parfois aussi, le sang, la peine, les larmes et la sueur — comme le disait M. Churchill lui-même, il y a des années déjà...

La vérité est que si vous portez le regard sur l'humanité, au lendemain de la fin de la Seconde Guerre mondiale, vous verrez une aspiration véritable partout — mais vous verrez aussi que la poursuite même des buts auxquels les peuples aspirent varie énormément, selon les tempéraments variés, et les circonstances variées, qui entourent ces mêmes peuples. En Europe, il existe une aspiration populaire véritable vers la justice sociale, variant en sa propre force, ou faiblesse, selon la mesure d'avancement dont jouissent ces mêmes peuples, et selon leurs propres tempéraments variés, leur propre disposition variée au calme, ou à l'intensité, à la stagnation, ou à l'activité. Ces peuples-ci veulent réaliser une démocratie socialiste ; ces peuples-là veulent réaliser une démocratie communiste ; et d'autres peuples encore demeurent pris, indécis, entre les deux.

Il existe, en Europe, une aspiration politique véritable aussi : certains peuples jouissent de l'indépendance, et de la domination sur les nations de la terre ; certains peuples jouissent d'une simple indépendance, entièrement dépourvue de toute domination ; certains peuples ont perdu leur propre indépendance après la défaite ; d'autres ont perdu leur propre indépendance après la victoire elle-même — et chacun de ces mêmes peuples aspire à davantage que ce qui repose déjà entre ses propres mains. Les peuples dominants veulent étendre leur propre domination ; les peuples indépendants veulent ajouter la domination à leur propre indépendance ; les peuples ayant perdu leur propre indépendance veulent la recouvrer — et les choses deviennent véritablement, profondément confuses parmi tout cela, à travers toute l'Europe, emplissant maintes âmes d'une réelle pitié pour l'homme lui-même, que la vanité conduisit jadis à s'imaginer capable de tout, avant que les faits réels et établis ne révèlent qu'il n'est presque capable de rien du tout !

Ce qui se passe désormais en Europe méridionale en général — et en Grèce en particulier — offre véritablement une réelle leçon à quiconque veut bien l'apprendre, bien que ceux qui aiment véritablement apprendre de l'histoire, et tiennent véritablement à profiter de ses propres événements, demeurent bien peu nombreux. L'Axe attaqua la Grèce, à une époque où la Grèce elle-même vivait sous une certaine forme de dictature, supervisée par le général Métaxas — mais à peine se trouva-t-elle exposée à cette même agression qu'elle oublia ses propres rancunes, et ses propres ressentiments, prenant une position véritablement magnifique, que le monde moderne lui-même admira, exactement comme le monde antique admirait jadis d'autres positions magnifiques prises par le grand peuple grec. Ce même peuple, petit et pourtant grand, faillit presque vaincre l'Italie elle-même, si Hitler ne s'était hâté de porter secours à son propre allié Mussolini. La nation grecque fut ensuite mise à l'épreuve de toutes les manières concevables, perdant tout, sauf son propre honneur, et sa propre dignité.

La Grèce triompha ensuite, aux côtés des vainqueurs — mais n'a pas encore, même aujourd'hui, obtenu sa propre indépendance complète : sa propre patrie demeure occupée encore, son propre avenir demeurant le sujet même d'une lutte entre l'Orient et l'Occident de l'Europe. Une faction de Grecs veut une démocratie modérée, soutenue par la démocratie de l'Occident ; une autre veut une démocratie extrémiste, soutenue par le communisme de l'Orient. Les choses deviennent véritablement confuses pour le peuple grec, qui se trouve incapable même d'établir pour lui-même un gouvernement véritablement stable, un gouvernement qui pourrait dûment consulter le peuple par un référendum véritable — et ainsi la nation grecque se retrouve-t-elle à revenir plutôt vers quelque chose ressemblant à la dictature. Ce même régent du trône réunit aujourd'hui, en sa propre personne unique, à la fois la tête de l'État et la tête du gouvernement — responsable, et non responsable, les deux à la fois, sa propre position exactement semblable à la propre position du général de Gaulle en France — sauf que les affaires gouvernementales en France suivent leur propre voie naturelle, calmement, et régulièrement, car la France jouit déjà de sa propre indépendance complète, ne se trouvant soumise à nulle lutte de ce genre entre démocratie orientale et démocratie occidentale, se trouvant soumise, plutôt, uniquement à son propre développement naturel.

Nul ne sait si cette même expérience nouvelle en Grèce réussira, ou échouera. Mais ce qui ne fait absolument aucun doute, c'est que le peuple

grec, si on lui donnait véritablement le choix, choisirait véritablement — mais il n'est pas libre de faire ce même choix, et ne sera jamais libre de le faire, tant que les occupants étrangers ne l'aurent pas évacué, et que l'Orient et l'Occident ne l'aurent pas laissé gérer ses propres affaires exactement comme il le souhaite lui-même.

L'état des choses n'est pas meilleur, en Bulgarie et en Roumanie, qu'en Grèce — bien que nous ne sachions rien du tout, en vérité, des propres affaires de ces deux mêmes pays, car l'autorité russe leur impose une censure véritablement intolérable. La Hongrie, quant à elle, a déjà déclaré l'état d'urgence, après qu'un véritable chaos l'eut déjà engloutie, la menant presque à la ruine. Les choses ne sont pas non plus stabilisées en Pologne ; nulle sécurité ne règne en Allemagne, en Autriche, ou en Italie — il n'y a là qu'un trouble général, et une lutte variant en intensité, entre ce que veulent les peuples eux-mêmes et ce que veulent les propres gouvernements des vainqueurs.

Et ceux qui s'imaginent que les choses en Afrique se portent mieux qu'en Europe se trompent véritablement, profondément eux-mêmes — il suffit de jeter un regard sur la côte méditerranéenne africaine, pour savoir que les Arabes d'Afrique du Nord demeurent véritablement mécontents, véritablement agités ; que le peuple de Libye demeure véritablement craintif, véritablement aux aguets ; que le peuple d'Égypte demeure véritablement inquiet, véritablement anxieux. Quant à la Palestine, vous savez déjà ce qui s'y passe ; quant à la Syrie et au Liban, vous savez déjà ce qui s'y passe. Si vous atteignez la Turquie, vous n'y trouverez que la plus profonde crainte, la plus profonde inquiétude, des armées maintenues mobilisées dans un pays qui n'est même pas en guerre, mais qui redoute véritablement le malheur. Quant à l'Iran, son propre empereur a déjà ordonné que son propre anniversaire ne soit pas célébré du tout, tant que la patrie iranienne demeure soumise à l'occupation étrangère. Et les épreuves de l'Inde sont bien trop évidentes pour nécessiter une réelle explication.

Et ainsi le monde entier demeure-t-il véritablement bouleversé par cette même lutte, entre la propre aspiration des peuples vers la liberté, et l'indépendance, et la propre détermination de trois ou quatre gouvernements à dominer, et à opprimer. Et tous ces mêmes peuples aspirants — dans chacun de ces mêmes pays de la terre — souffrent véritablement de cette même aspiration, s'affligent véritablement de ces mêmes espoirs, ne trouvant nulle réelle voie vers leur propre réalisation. Nombre de ces mêmes peuples sacrifient leur propre sang, et leurs

propres intérêts, même en temps de paix, exactement comme ils les sacrifiaient jadis en temps de guerre, pour l'amour de ces mêmes espoirs. L'opinion mondiale, quant à elle, s'est à peine occupée d'une révolte, dans un pays, qu'une autre révolte, dans un autre pays, se présente, l'occupant à sa place, consumant tout l'effort, et toute la pensée, qu'elle possède — de sorte que :

*Les gazelles se multiplièrent tant, que Kharash ne sut plus les suivre —
le pauvre Kharash ne sait plus laquelle chasser.*

L'opinion mondiale s'est déjà occupée du problème de l'Europe orientale ; puis du problème de l'Europe méridionale ; puis des problèmes du monde arabe, dont le plus marquant est le problème palestinien ; puis du problème turco-russe ; puis du problème iranien. Et tandis qu'elle demeurerait occupée par tous ces mêmes problèmes, les problèmes de l'Extrême-Orient lui parvinrent aussi — problèmes véritablement étranges en effet, ou disons, plutôt, problèmes véritablement naturels, sans rien d'étrange en eux du tout, car ils naissent de cette même source dont sont nés tous les autres problèmes : la source des promesses données, avec la plus grande générosité, et la plus grande largesse, puis jamais réellement honorées par ceux qui les ont données.

La propre position de nos alliés britanniques à l'égard de ces mêmes promesses, en particulier, invite véritablement à la fois au rire, et à la pitié : ils promirent, exactement comme le firent les autres Alliés — mais donnèrent des promesses véritablement, profondément contradictoires. Ils dirent aux peuples plus faibles qu'ils leur promettaient la liberté, et l'indépendance, et tout ce que contenait la Charte de l'Atlantique elle-même, de générosité, et de prospérité — tout en disant, au même moment, à certains peuples européens vaincus, qu'ils promettaient de les assister à recouvrer leur propre indépendance, complète et intégrale, et leur propre domination, vaste et ample. Une fois la guerre déposé son propre fardeau, cependant, les peuples plus faibles dirent à nos propres alliés anglais : venez donc, accordez-nous l'indépendance que vous nous avez promise, la liberté que vous avez parée dans nos propres cœurs, et que vous nous avez laissé croire si proche de notre propre portée. Et les peuples libérés dirent à nos propres alliés anglais : venez donc, accordez-nous l'assistance que vous nous avez promise, afin que nous recouvrions notre propre domination, vaste et ample. Et le peuple anglais dit au peuple anglais : nous devons accomplir ce que nous avons promis de justice, de peur que le soupçon à notre égard ne grandisse, que le doute en nous ne s'intensifie, et que nous ne perdions la confiance du

monde — tout en devant, au même moment, conserver notre propre empire, complet, intact — car il ne serait guère raisonnable que nous assistions les Français à recouvrer l'Indochine, et les Hollandais à recouvrer l'Indonésie, pour perdre nous-mêmes l'Inde, ou toute autre partie de notre propre empire.

M. Attlee examina l'affaire, et la Chambre des communes l'examina avec lui — et voici ce qu'il en ressortit : la Grande-Bretagne avait promis à la Hollande son assistance pour recouvrer l'empire hollandais, garantissant la propre sécurité de cet même empire, tout en promettant, au même moment, de ne jamais assister le colonialisme, de ne jamais soutenir l'injustice, ou l'oppression, de ne jamais permettre au fort de tyranniser le faible ! Le peuple d'Indonésie réclame désormais que la Grande-Bretagne honore sa propre parole ; le gouvernement hollandais, lui aussi, réclame que la Grande-Bretagne honore sa propre parole. Et le propre problème auquel fait désormais face la Grande-Bretagne est précisément celui-ci : comment peut-elle honorer, envers le peuple d'Indonésie et d'Indochine, tout ce qu'elle a promis au monde entier, de liberté et d'indépendance, tout en honorant, envers la Hollande et la France, tout ce qu'elle leur a promis, de restitution de leurs propres possessions, intactes ? Comment peut-elle accorder l'indépendance au peuple de ces mêmes pays, en Extrême-Orient, et restituer ces mêmes pays à la Hollande et à la France, les deux à la fois ?!

Un problème véritablement sérieux, comme vous le voyez — et M. Anthony Eden résolut de lui trouver une issue véritablement élégante, demandant, pas plus tard qu'hier, à la Chambre des communes : n'était-ce pas les Hollandais eux-mêmes qui avaient déclaré la guerre au Japon ? Le sens en est entièrement clair : les Hollandais seuls devraient récolter le fruit de cette même guerre qu'ils ont eux-mêmes déclarée. Mais M. Attlee, homme véritablement enclin à la modestie, et à une réelle fidélité aussi, répondit à l'ancien secrétaire d'État aux Affaires étrangères que les Hollandais n'avaient déclaré la guerre que par solidarité véritable avec les Alliés.

Ce qui complique encore davantage ce même problème, c'est que les Britanniques se sont trouvés contraints d'enrôler les Japonais vaincus eux-mêmes, pour rétablir l'ordre en Indonésie — avez-vous jamais vu un vainqueur enrôler le vaincu, un conquérant s'appuyer sur le conquis lui-même ?! Mais la nécessité permet ce qui serait autrement interdit, et le poète ancien ne se trompait pas, lorsqu'il disait :

*Quand les pointes de lance elles-mêmes deviennent la seule monture
disponible,
je ne vois nul autre choix, pour celui qui est dans le besoin véritable, que
de les chevaucher.*

Les Britanniques, donc, enrôleront leurs propres ennemis japonais, pour préserver l'ordre en Indonésie, jusqu'à ce que la Hollande puisse envoyer des troupes suffisantes pour préserver l'ordre dans ces mêmes pays. Ce jour-là, les Japonais rentreront dans leur propre pays, les Britanniques regagneront leurs propres bases, et les Hollandais, avec toute leur propre force et leur propre puissance, sur terre, sur mer et dans les airs, seront laissés face aux Indonésiens, avec toute la faiblesse, la misère et la souffrance qui leur sont destinées, dans une lutte portant exactement le sang, la peine et les larmes que M. Churchill lui-même promit jadis !

Cette même tragédie, qui se joue désormais en Indonésie, se joue aussi dans bien d'autres pays de la terre : des promesses données, en des temps de difficulté, rompues, en des temps d'aisance ; une coopération entre les puissances victorieuses, pour soumettre les lésés, qui ne trouvent nulle voie véritable vers leur propre victoire. Selon exactement ce même schéma, les choses se sont toujours déroulées, entre l'Europe puissante et l'Orient faible — et Dieu, exalté soit-Il, ne changera jamais ce qui frappe un peuple, tant qu'il n'aura pas changé ce qui est en lui-même. Si l'Orient souhaite être véritablement noble, et honoré, jouissant véritablement de son propre droit à l'indépendance, qu'il cherche tout cela en lui-même, non auprès de l'Europe — car l'Europe ne lui offrira jamais ce même cadeau, préférant, plutôt, le garder pour elle-même. Combien de fois, en effet, les Orientaux demandent-ils aux autres Orientaux assistance, et soutien ; combien de fois, en effet, les Orientaux offrent-ils aux autres Orientaux assistance, et soutien — mais ce n'est qu'une assistance du cœur seul, un soutien de la langue seule, la forme la plus faible d'assistance, la forme la plus faible de soutien qui soit !

Il ne reste donc, aux nations plus faibles, que deux voies véritables, n'en admettant nulle troisième : la première, le travail qui ne connaît ni paresse, ni simple dépendance envers autrui ; la seconde, l'espoir qui ne désespère jamais de la miséricorde même de Dieu — car nul ne désespère jamais de la miséricorde de Dieu, sinon un peuple mécréant.